

pinçant les lèvres : " Eh bien ! il est donc décidé que vous n'en serez point ! " C'est tout l'encouragement qu'elle lui donne. Mais en même temps, elle remue ciel et terre pour lui obtenir des voix, et elle n'a de repos qu'après la victoire remportée.

Marmontel n'eut pas seul le privilège de l'humeur grondeuse de madame Geoffrin, cette disposition s'étendait au contraire sur tous ceux qu'elle honorait de son amitié et qu'elle avait admis au nombre des sujets de son royaume. Entrer dans son intimité, c'était accepter par avance, et chacun le savait, une discipline rigoureuse, dont il ne faisait pas bon de s'écarter, car elle se fâchait sérieusement et sa mauvaise humeur se faisait sentir par un refroidissement subit, une sorte de " petit dépit sec " fort redouté des gens de son entourage. — Mais cette humeur grondeuse était tempérée le plus souvent par tant de bonne grâce, d'à propos, de réel intérêt pour ses victimes, qu'on ne lui gardait pas longtemps rancune et que plus d'un prétendait même y trouver du plaisir — car celui qu'elle aime le mieux est le mieux grondé, c'est la plus grande marque de sa faveur, dit Marmontel.

Mme Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners : le lundi pour les artistes ; on y voyait Boucher, Verdet, La Tour, Soufflot ; le mercredi pour les gens de lettres ; on y voyait d'Alembert, Mairau, Marivaux, Marmontel, Morelet, Thomas, Grimm. Les seuls étrangers admis aux dîners, c'est-à-dire dans son extrême intimité, étaient l'abbé Galiani, Carraccioli, le comte de Creutz et le baron de Gleichen. Une seule femme était admise avec la maîtresse de maison, c'était Mlle de Lespinasse. Mme Geoffrin avait remarqué que plusieurs femmes dans un dîner distraient les convives, dispersent et éparpillent les causeries ; elle aimait l'unité et à rester centre. En cela elle n'était pas du même avis que madame Necker qui trouvait que dans les assemblées littéraires, le rôle des femmes a son utilité, " en ce qu'elles remplissent les intervalles de la conversation, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines ; on les compte pour rien, et tout se brise à leur défaut. " Au reste justifiée ou non, cette exclusion se

bornait aux dîners du lundi et du mercredi ; car sans compter l'essaim de jeunes mondaines qui fréquentaient les petits soupers, madame Geoffrin contracta quelques solides amitiés féminines.

Pour qu'aucun art ne fut exclu de ces belles réunions, la musique à son tour était fréquemment appelée à charmer les convives. Rameau y venait souvent donner des concerts. Mozart, âgé de huit ans, s'y fit entendre et madame Geoffrin, prise d'admiration pour le prodigieux enfant, s'intéressa vivement à lui et aux siens et écrivit au prince de Kaunitz, premier ministre d'Autriche, une lettre de recommandation chaleureuse : " J'ai appris, lui dit-elle, qu'un nommé le petit Mozart, dit le petit prodige en musique, était à Vienne avec son père. Le père étant et toute sa famille de fort honnêtes gens, ils ont été généralement considérés à Paris et en particulier de plusieurs personnes de ma connaissance qui faisaient un très grand cas des vertus du père et des talents des enfants. "

" Daignez, mon prince, mettre cette honnête famille à l'ombre de vos ailes ; ils seront heureux et ils le seront plus que moi. "

Il me faut parler maintenant des relations de madame Geoffrin avec les souverains, car madame Geoffrin, tout en le dissimulant de son mieux, avait un penchant pour les hautes relations, et lorsque le mérite personnel de ses visiteurs était rehaussé d'un titre de ministre ou d'ambassadeur, on s'apercevait à la chaleur de son accueil que le rang y était bien pour quelque chose. Elle redoublait alors d'attentions et de prévenances et voulait que chacun en fit autant autour d'elle : " Soyons aimables, " disait-elle à ses convives ordinaires, et elle se tenait pour satisfaite lorsque le noble personnage quittait sa demeure ébloui de ce qu'il y avait entendu et désireux d'y retourner au plus tôt. Elle y réussissait d'ailleurs à merveille et si artistes et gens de lettres formaient le fond de son entourage, les plus illustres de la Cour défilaient à leur tour dans le salon de la rue St-Honoré. Parmi les étrangers, le prince de Kaunitz lui témoigne beaucoup d'amitié, il daigne même correspondre avec elle

elle en est abîmée de gratitude et la femme que nous avons vue jusqu'ici si réservée, si fière, si froidement ironique, écrit : " Vous daignez, mon prince, me remercier de penser à vous et d'en parler ! Et de quoi puis-je parler, qui flatte plus mon amour-propre, et remplisse plus mon cœur ? Quand vous ne me direz rien, je respecterai votre silence et vos occupations ; mais toutes les fois que vous me ferez un petit signe, je parlerai " "

C'est par le prince Cantémir, ambassadeur de Russie en France, qu'elle fit la connaissance de la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de la grande Catherine. La princesse était femme d'esprit et se piquait de littérature ; madame Geoffrin lui plut infiniment, l'intimité fit de rapides progrès, car quelques jours après la présentation, elles avaient déjà dîné ensemble. Madame Geoffrin allait voir la princesse à sa toilette et elles allaient ensuite visiter les cabinets de curiosités. La princesse en fait de si grands éloges à sa fille, alors grande duchesse de Russie, qu'elle lui inspire une violente curiosité de connaître par elle-même, une personne si célèbre et d'un mérite si rare. Et quelque temps après, lorsque cette fille régnait sur la Russie, elle voulut entrer en relation avec madame Geoffrin ; il s'établit alors entre elles une longue correspondance. L'impératrice Catherine voulut savoir comment elle avait été élevée et c'est alors que madame Geoffrin fait le récit de son éducation et le portrait de sa grand-mère, madame Chemineau.

Les grands seigneurs de Pologne en venant en France, tinrent aussi à honneur de présenter leurs hommages à madame Geoffrin, et le comte Poniatowski, grand trésorier du royaume et grand-maître de l'artillerie, fut un de ceux qui reçut l'accueil le plus chaleureux.

Elle lui rendit tant de services et le mit si fort à la mode, que M. de Poniatowski, par plaisanterie la nommait, sa femme, et lui dit qu'il lui enverrait ses enfants, en leur recommandant d'avoir la même confiance en elle que si elle était leur mère. En effet, les enfants du comte vinrent l'un après l'autre et elle leur servit de mère dans ce grand Paris. Le quatrième Stanislas-Auguste qui avait alors 21 ans, se laissa guider par elle, il l'appelait maman ; elle fut pour lui une mère véritable, tendre, attentive, dévouée ;